Si je n'ai pas répondu plus tôt à ta lettre dolente et découragée, c'est que j'ai été dans un grand accès de travail. Avant-hier, je me suis couché à 5 heures du matin et hier à 3 heures. Depuis lundi dernier j'ai laissé de côté toute autre chose, et j'ai exclusivement toute la semaine pioché ma *Bovary*[1], ennuyé de ne pas avancer. Je suis maintenant arrivé à mon bal[2] que je commence lundi. J'espère que ça ira mieux. J'ai fait, depuis que tu ne m'as vu, 25 pages net (25 pages en six semaines). Elles ont été dures à rouler. Je les lirai demain à Bouilhet[3]. Quant à moi, je les ai tellement travaillées, recopiées, changées, maniées, que pour le moment je n'y vois que du feu. Je crois pourtant qu'elles se tiennent debout. Tu me parles de tes découragements : si tu pouvais voir les miens ! Je ne sais pas comment quelquefois les bras ne me tombent pas du corps, de fatigue, et comment ma tête ne s'en va pas en bouillie. Je mène une vie âpre, déserte de toute joie extérieure et où je n'ai rien pour me soutenir qu'une espèce de rage permanente, qui pleure quelquefois d'impuissance, mais qui est continuelle. J'aime mon travail d'un amour frénétique et perverti, comme un ascète le cilice qui lui gratte le ventre[4]. Quelquefois, quand je me trouve vide, quand l'expression se refuse, quand, après [avoir] griffonné de longues pages, je découvre n'avoir pas fait une phrase, je tombe sur mon divan et j'y reste hébété dans un marais intérieur d'ennui.

Je me hais et je m'accuse de cette démence d'orgueil qui me fait haleter après la chimère. Un quart d'heure après, tout est changé ; le cœur me bat de joie. Mercredi dernier, j'ai été obligé de me lever pour aller chercher mon mouchoir de poche ; les larmes me coulaient sur la figure. Je m'étais attendri moi-même en écrivant, je jouissais délicieusement, et de l'émotion de mon idée, et de la phrase qui la rendait, et de la satisfaction de l'avoir trouvée. Du moins je crois qu'il y avait de tout cela dans cette émotion où les nerfs, après tout, avaient plus de place que le reste. Il y en a, dans cet ordre, de plus élevées ; ce sont celles où l'élément sensible n'est pour rien. Elles dépassent alors la vertu en beauté morale, tant elles sont indépendantes de toute personnalité, de toute relation humaine. J'ai entrevu quelquefois (dans mes grands jours de soleil), à la lueur d'un enthousiasme qui faisait frissonner ma peau du talon à la racine des cheveux, un état de l'âme ainsi supérieur à la vie, pour qui la gloire ne serait rien, et le bonheur même inutile. Si tout ce qui vous entoure, au lieu de former de sa nature une conjuration permanente pour vous asphyxier dans les bourbiers, vous entretenait au contraire dans un régime sain, qui sait alors s'il n'y aurait pas moyen de retrouver pour l'esthétique ce que le stoïcisme avait inventé pour la morale ? […]

Le temps est passé du Beau. L'humanité, quitte à y revenir, n'en a que faire pour le quart d'heure. Plus il ira, plus l'Art sera scientifique, de même que la science deviendra artistique. Tous deux se rejoindront au sommet après s'être séparés à la base. Aucune pensée humaine ne peut prévoir maintenant à quels éblouissants soleils écloreront les œuvres de l'avenir. En attendant, nous sommes dans un corridor plein d'ombre ; nous tâtonnons dans les ténèbres. Nous manquons de levier ; la terre nous glisse sous les pieds ; le point d'appui nous fait défaut à tous, littérateurs et écrivailleurs que nous sommes. À quoi cela sert-il ? À quel besoin répond ce bavardage ? De la foule à nous, aucun lien. Tant pis pour la foule, tant pis pour nous surtout. Mais comme chaque chose a sa raison, et que la fantaisie d'un individu me paraît tout aussi légitime que l'appétit d'un million d'hommes, et qu'elle peut tenir autant de place dans le monde, il faut, abstraction faite des choses et indépendamment de l'humanité qui nous renie, vivre pour sa vocation, monter dans sa tour d'ivoire et là, comme une

---

[1] Le célèbre roman de Flaubert, *Mme Bovary,* publié en 1856.
[2] Le bal au château de la Vaubyessard est l'un des épisodes décisifs de l'intrigue.
[3] Dans sa correspondance, Gustave Flaubert évoque très souvent son ami intime, le poète Louis Bouilhet. Il le décrit comme son « accoucheur » littéraire et l'arbitre suprême de ses œuvres.
[4] Sorte de chemise ou large ceinture faite de poil de chèvre, de crin de cheval ou de quelque autre poil rude et piquant, que l'on porte sur la peau pour faire pénitence ou acte de mortification dans la tradition chrétienne.

bayadère[5] dans ses parfums, rester seuls dans nos rêves. J'ai parfois de grands ennuis, de grands vides, des doutes qui me ricanent à la figure au milieu de mes satisfactions les plus naïves. Eh bien ! je n'échangerais tout cela pour rien, parce qu'il me semble, en ma conscience, que j'accomplis mon devoir, que j'obéis à une fatalité supérieure, que je fais le Bien, que je suis dans le Juste.

Gustave Flaubert, « Lettre à Louise Colet[6] du 24 avril », 1852 (extrait)

RÉSUMÉ (/10 pts)

Vous résumerez ce texte en 150 mots (± 10 %). Vous indiquerez impérativement le nombre total de mots utilisés et vous aurez soin d'en faciliter la vérification en mettant un trait vertical tous les vingt mots.

DISSERTATION (/20 pts)

Gustave Flaubert écrit au sujet des « littérateurs et écrivailleurs » dont il est : « il faut, abstraction faite des choses et indépendamment de l'humanité qui nous renie, vivre pour sa vocation, monter dans sa tour d'ivoire et là, comme une bayadère dans ses parfums, rester seuls dans nos rêves. » Vous analyserez et discuterez cette affirmation à la lumière du thème et des œuvres au programme.

Consignes

Vous rédigerez une introduction complète, en développant tout particulièrement l'analyse du sujet (cf. Fiche méthode « La dissertation » sur le Padlet) et en annonçant clairement à la fin les deux ou trois parties de votre plan.

Vous ne développerez qu'une seule de ces parties au choix, en étant vigilant à la clarté et à la correction de l'expression, ainsi qu'au traitement des exemples (pertinence, précision, analyse).

[5] Danseuse sacrée de l'Inde, attachée au service des temples, des prêtres et des dieux.
[6] Louise Colet est une femme de lettres du XIXe siècle, amante et muse de Flaubert. Les deux épistoliers s'entretiennent de leur art et de leurs créations, et se donnent des avis mutuels.